Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 9 (1966)

Heft: 4

Artikel: L'espérance exilée

Autor: Buenzod, Emmanuel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869794

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ESPÉRANCE EXILÉE

Il est particulièrement difficile d'accorder certains souvenirs vieux de quelque trente ou quarante ans avec ce que réclame (ou paraît réclamer) le ton de l'époque. A qui importe-t-il de connaître les sentiments qui, autour des années 30, pouvaient animer un Vaudois féru de lettres et de musique à l'égard du « Solitaire de Villeneuve » ? Ce qui avait marqué quelques-uns de ses contemporains et lui-même offrait peut-être alors quelque intérêt, non tant pour ce que cela éclairait de leur nature propre que pour ce que cela représentait d'un mode de sentir et de juger particulier, en ce temps-là, à une part restreinte de la jeunesse romande. Mais aujourd'hui... Sur les bords de ce lac où, en 1921, il avait décidé de résider et où il devait demeurer jusqu'en 1938, Romain Rolland vivait très seul et cependant au bénéfice d'une considérable audience. Très seul, parce qu'incompris et tenu en défiance par les esprits pusillanimes; très « en contact » néanmoins par la vaste correspondance qu'il entretenait avec l'étranger et par les visites qu'il recevait de personnalités marquantes, venues parfois de beaucoup plus loin que de France, d'Italie ou d'Allemagne. Une part de ce que, faute d'un autre terme, on appellera ici l'*intelligentsia* romande, était naturellement au courant de cette situation paradoxale et assez scandaleusement singulière ; elle connaissait, à raison de ses goûts propres, une partie au moins de l'œuvre de l'écrivain et, si les raisons qui l'attachaient à celle-ci relevaient de mobiles que le pur désintéressement n'inspirait pas toujours, du moins cette jeunesse était-elle unanime à saluer une indépendance d'esprit qu'elle se plaisait à opposer, non sans une intention délibérée de bravade, à un conformisme national jugé étouffant.

Encore une fois, cette prise de position pouvait alors revêtir une signification propre à retenir l'attention. Il n'en va plus de même aujourd'hui. Les velléités « libertaires » (si c'est bien le mot) de quelques intellectuels exerçant pour la plupart des professions

libérales et que leurs occupations, sinon leurs goûts, tenaient généralement à l'écart de l'action politique, se sont depuis longtemps vidées de ce qui constituait alors leur substance; elles sont par conséquent à peine dignes d'être évoquées ici, fût-ce au titre de rappel historique. Et quant à la personnalité de Romain Rolland entrevue à travers un certain mode de vivre et d'agir, peut-être n'est-il pas davantage à propos d'en pousser ici l'esquisse. Lors même que tout paraît retourné à la cendre, les malentendus ont tôt fait de reprendre flamme; et puis on revoit mal à travers le voile des années... L'homme que mon regard s'efforce à ressaisir et à cerner, et qui se tient presque rencogné au fond d'un fauteuil trop vaste, est-ce vraiment de quelque arrière-logis désaffecté de ma mémoire qu'il s'exhume ? n'est-ce pas plutôt ma seule imagination qui le fait s'animer ? A travers le gouffre des années est-ce bien lui que j'entends ? Il s'est redressé. Sa voix est douce, précise, presque sans inflexions. Sous l'orbite qui l'enchâsse, le regard est à la fois perçant et rêveur. Les mains sont maigres, très pâles ; elles ramènent et lissent sur les genoux les plis du châle. Il règne au dehors un beau silence, un silence de neige ; près de la fenêtre un rameau ploie, laisse choir son fardeau.

Nous nous entretenons depuis une heure, peut-être davantage. Deux ou trois fois j'ai fait mine de me lever, balbutiant ma confusion, cherchant des paroles d'excuse. D'un geste il m'a retenu. C'est qu'aussi bien nous parlons de Beethoven. Et l'on ne brise pas comme l'on veut quand il s'agit de Beethoven. A celui qui, en 1928 ou 30, n'est encore l'auteur que d'une *Vie* très célèbre, mais succincte, et dont je suis loin de me douter qu'il mûrit le plan des *Grandes Epoques créatrices,* je viens de confier une observation dont il me semble malaisé de déterminer si elle n'a qu'une valeur de coïncidence ou si elle découvre un peu du mystère de la création, — cette étrange similitude marquée par un saut de 10e, à la quatorzième mesure de l'*adagio,* dans la grande sonate op. 106, et l'accession à une altitude spirituellement parallèle, établie par le *sol* aigu du violon solo, au début du *Benedictus* de la *Missa solemnis.* La remarque l'a accroché, il s'anime. Le grand, l'inépuisable sujet ouvre à son esprit des perspectives sans cesse renaissantes, se multipliant à l'infini. Pourtant, je ne l'ignore point, Beethoven n'est qu'un des thèmes familiers de sa pensée, et le temps qu'il consacre à m'instruire de ses propres découvertes, il l'emploierait avec un autre à prospecter de tout autres aspects du problème humain. Ce qui compte, en effet, pour lui, c'est le destin passé et, par conséquent, futur des hommes, ce sont les moyens propres à l'infléchir dans le sens de plus de justice et d'une dignité au moins relative. Le verbe recèle une force et la foi, quand elle est consciente

de ses pouvoirs, se doit d'affronter tous les mensonges. Tout se tient, il n'est qu'un seul dessein prescrit. Ce Beethoven que, sous mes yeux, il évoque et modèle, Romain Rolland l'a vu et, dans les livres qu'il lui reste à écrire, le verra comme une image idéale de la volonté et du génie, comme un lieu de rencontre ou, pour mieux dire, de rassemblement. Depuis qu'il est né à l'art et à la vie (pour lui, une seule et même chose), cette conjonction l'a fasciné. Dans les années à venir, elle occupera essentiellement son esprit. — mais cela, je ne le sais pas encore. Et à plus forte raison suis-je ignorant de ce que lui-même apprendra peu à peu, mais qu'il n'hésitera pas à dénoncer quand la certitude s'en sera ancrée en lui: à savoir les faiblesses de l'homme dans l'artiste, ses contradictions, ses défaillances. Ce n'est qu'au terme de longues années de recherche que le portrait atteindra à sa totale ressemblance et que, décrivant ce Beethoven « tel qu'en lui-même », le biographe épris de justice écrira :

> « Pour mener ce combat de tous les jours avec le monde et pour y échapper, il lui faut d'abord s'évader de soi, *de son propre sang, de sa fatalité.* »

Avant d'en arriver à ce point, il aura été nécessaire que l'écrivain ait dépouillé de tenaces illusions, qu'il ait accepté de convenir que l'imperfection est le fait de tout homme, fût-il grand parmi les grands. Il y a comme un reflet du drame beethovenien dans la carrière de cet homme de lettres qui fut aussi un professeur, une analogie évolutive qu'il serait naturellement absurde de pousser jusqu'au parallèle, mais qui décèle beaucoup plus que la tendance souvent soulignée — et lourdement moquée — au « culte des héros », plus qu'une aspiration à la grandeur, entretenue par le dégoût de la « foire sur la place ». Je ne pense pas me tromper en disant qu'en Beethoven Romain Rolland voyait certes une figure de proue, mais surtout une source où se retremper. Où se retremper, et non point tant s'exalter ; en laquelle communier avec une vérité dépassant toute philosophie et n'incitant qu'occasionnellement à l'action héroïque. Il est bien certain, en effet, que l'âme trouve chez Beethoven de quoi satisfaire à l'un et à l'autre de ces besoins et qu'à moins d'être insensible à l'art des sons, tout auditeur qui entre de plain-pied dans le monde des symphonies, puis des sonates et des quatuors, ne peut pas, selon l'humeur du moment et les dispositions de l'esprit, ne pas éprouver soit l'exigence du dépassement de soi, soit, au contraire, celle du recueillement à l'écart de toute lutte, c'est-à-dire, en un mot, de l'idéale contemplation. C'est dans ce double sens, dans ce sens alternatif qu'il faut, j'en suis persuadé, interpréter les points de

ressemblance entre le Jean-Christophe de *L'Aube* et l'enfant de Bonn. Qu'il l'ait cherchée d'instinct ou que l'assimilation se soit imposée à lui contre son gré, la référence est, selon moi, parfaitement claire, tout au moins en ce qui concerne les premiers volumes de la série.

A partir du tome sixième *(Antoinette)*, on peut discuter de l'urgence ou de la continuité de l'emprise. Romain Rolland, quant à lui (mais quel créateur est jamais au clair sur ses intentions ?) se défendait d'avoir voulu donner en son Jean-Christophe une réplique modernisée de Beethoven. Le 29 avril 1936, il m'écrivait :

> « A propos de *L'Aube,* que vous évoquez, je n'ai pas voulu y faire un portrait de Beethoven. Jamais Christophe n'a été, pour moi, Beethoven. Je l'ai nourri de Beethoven et de beaucoup d'autres, morts et vivants, moi y compris. Mais entreprenant l'épopée d'un musicien qui fût un juge et témoin indépendant de tout un âge d'Occident, j'ai pris du recul, j'en ai fait un type, dont les racines sont enfoncées dans le passé quasi légendaire de notre art classique. Ce n'est pas Beethoven. C'est *un* Beethoven dans le monde présent. »

Nuance certes appréciable; mais nuance néanmoins, et non point différence radicale. En Beethoven — comme à un moindre degré en Haendel — Romain Rolland avait trouvé un répondant providentiel à ses aspirations, un centre de polarité et, partant, l'incarnation fraternelle du monde de ses sentiments et de ses pensées. Il maintenait indomptable sa propre force de volonté, mais il savait débiles ses ressources physiques, et susceptibles de le trahir les moyens qu'il engageait pour tenter d'assurer la continuité de son travail. Ce n'était pas sans avoir pesé ses mots qu'au moment d'engager la grande entreprise d'une exploration (partielle) de l'univers beethovenien, il évcrivait :

> « Je viens réchauffer mes yeux, une dernière fois, au soleil de Beethoven. Je veux dire ce qu'il fut pour nous, — pour les peuples d'un siècle. Je le sais mieux aujourd'hui qu'au temps où je lui chantais un hymne d'adolescent. Car, en ce temps, sa lumière nous pénétrait, unique.
>
> » Aujourd'hui, le heurt qui s'est produit entre deux âges humains que la guerre a bien moins séparés qu'elle n'a été entre eux la borne au carrefour, où tant de coureurs se sont brisés, a eu cet avantage qu'il nous a fait prendre la pleine conscience de nous, de ce que nous sommes, et de ce que nous aimons... J'aime. Donc je suis. Et je suis ce que j'aime... »

« Réchauffer » : c'est bien cela. Cette âme enthousiaste, ce cœur fervent, souffraient d'être mal protégés par une enveloppe fragile. L'épais cache-col dans lequel la partie inférieure de son visage m'était apparue comme engoncée, le jour de janvier où, pour la première fois, j'avais eu l'audace de l'aborder sur le quai de Montreux, il le troquait à la villa Olga contre le châle dont il enveloppait tout le haut de son corps et que, même aux beaux jours, il ne quittait guère. Frileux, il l'était de constitution — non certes de tempérament — et ce « bout du lac » où il avait élu domicile pour de longues années, s'il favorisait son besoin de concentration, ne lui procurait en revanche aucune occasion d'entrer en contact avec une force véritablement vivante, issue du sol, avec une authenticité morale quelconque. De cela il lui avait tôt fallu se persuader et s'accommoder — et ce n'était pas les quelques visites d'intellectuels formés (ou déformés) par l'esprit du lieu, qui pouvaient sur ce point lui donner le change. Cette impression, je l'avais ressentie d'emblée, lors même que j'éprouvais sa gentillesse et l'infinie courtoisie de son accueil ; aussi bien nul souci de regimber, nulle velléité de protester ne m'avaient-ils effleuré, quand j'avais trouvé sous sa plume ces lignes, dans une lettre qu'il m'adressait le 15 mai 1930 :

> « ... Comme ce livre contribue à m'éclairer ce que j'ai senti dans ce pays — ou dans les âmes qui l'habitent — et contre quoi s'insurge mon âme éternellement révoltée ! Cette oppression par le cercle trop rapproché des montagnes, et l'espérance exilée derrière leur barrière implacable, — au lieu de monter à leur assaut pour la conquérir ou pour mourir, mais en route, — ce repliement résigné dans la splendeur, qui accable, de la lumière sur le lac ! »

Le livre en lequel il avait trouvé une confirmation de ce qui l'avait frappé dès les premiers mois de son séjour en terre vaudoise, c'était tout justement un roman de la résignation [1], une esquisse, sous forme d'affabulation, de notre fatalisme, de l'« à-quoi-bon » qui rejoint, au tréfonds de notre âme romande, la conscience de notre quant-à-soi prudent et mesquin. Comme, avec cet aveu, nous étions loin de Beethoven ! comme nous avouions l'inexistence en nous de ce « besoin de grandeur » dont, quelques années plus tard, C.-F. Ramuz allait postuler la nécessité sans trop y croire, — car, lui aussi solitaire et d'autant plus douloureusement isolé que, de ce même pays il était le fils et non pas l'hôte, le romancier d'*Adam et Eve* savait que le

[1] *Le Regard baissé.*

malentendu est d'origine, qu'on ne réforme pas par décret ou injonction les traits d'une race et que c'est tout au plus si ceux-ci peuvent s'altérer et finir par se perdre dans l'anonymat d'un monde voué à l'uniformisation !

Sur ce point, à défaut d'une entente esthétique, les deux écrivains fussent tombés d'accord. Ils n'eussent commencé de diverger que quant au degré de confiance qu'il convenait d'accorder à une évolution dont, il faut le souligner, l'un plus que l'autre avait le pressentiment lucide. Il y avait en Romain Rolland un optimisme impénitent, fondé sur une culture bourgeoise aux valeurs de laquelle il continuait paradoxalement de croire, alors que, dépris des tabous universitaires, le romancier vaudois portait, lui, de plus haut son attention sur le visage du monde, tel que le modelait d'année en année plus inexorablement la prééminence du machinisme. On peut penser que, partis d'un diagnostic à peu près semblable, ils eussent abouti à des conclusions sinon diamétralement opposées, du moins passablement désaccordées. Au reste, peu importe. Pour m'en tenir au seul Rolland, tel que j'essaie aujourd'hui de le revoir et de le comprendre, il me semble que ses études sur Beethoven livrent du fond de sa personnalité beaucoup plus que n'importe quel essai critique ne livre généralement de son auteur. De l'une des lettres que j'ai conservées je détache, au titre de confirmation, ces lignes significatives :

> « ... Je n'écris rien, en art, que sur ce que je sens comme consanguin. Cela ne veut point dire que, ce qui ne m'est pas consanguin, je ne l'aime point. Tant s'en faut ! (...). Il ne faut parler que pour dire le fond de l'être, l'essentiel. Autrement c'est bavardage de salon. Quand je débutais, les nécessités matérielles m'ont obligé à ne pas toujours observer cette règle : (ainsi dans mes *Musiciens d'aujourd'hui*) ; je m'en suis tiré du mieux que j'ai pu, mais sans joie. Dès que j'ai été libre, je n'ai plus écrit que pour ma joie. » (29 janvier 1932.)

Etre entièrement dans ce que l'on fait, dans ce que l'on est : le secret du pouvoir rollandien tient dans cette réalité simple, dans ce don de soi à l'objet. La conscience, dans le public, de ce tenace — et inanalysable — attachement a longtemps prévalu, assurant le succès de l'œuvre. Et puis on s'est peu à peu demandé si cette prodigalité, cette constante immolation, n'étaient pas un indice de mauvais goût. S'il ne s'agissait pas là d'une manifestation de romantisme désuet qui s'entachait de ridicule. (Cette opinion s'accordait au mieux, est-il besoin de le souligner ? avec une suspicion latente à

l'égard d'un Beethoven dont les pouvoirs expressifs étaient déplorablement gâtés — comme cela se trouve ! — par un fâcheux excès de grandiloquence...) Partant de là, l'étude serait suggestive qu'un esprit impartial et froidement lucide composerait sur les variations du sentiment public en fonction de l'éloignement temporel d'une œuvre et de la déformation de certains de ses traits selon l'éclairage auquel elle est soumise.

A l'époque dont je parle — celle des années 30 — l'optique à l'égard du solitaire de Villeneuve ne s'était pas encore modifiée dans le sens d'une mise au point juste et nécessaire. Plus que jamais Romain Rolland était tenu pour un esprit dangereux, un idéaliste fumeux et suspect. Ceux qui lui venaient rendre visite et, plus généralement, les gens avec lesquels il entretenait commerce, étaient eux-mêmes de vagues illuminés, acquis à des idées subversives et qu'il était prudent de tenir en marge de la société. Il n'y avait rien à faire pour lutter contre cela, car (s'agissant cette fois de l'opinion publique) la seule chose à faire était, comme on disait couramment alors, de « se garder à carreau » sur le sujet d'un homme que, depuis *Au-dessus de la Mêlée,* une atmosphère de réprobation entourait. Après tant d'années passées je puis témoigner de cela en toute sérénité, — comme on peut parler d'erreurs de jugement qu'il ne vaut plus la peine de démontrer. Et en me gardant de rien dramatiser surtout. Le régime n'était pas policier au point qu'il y eût lieu de craindre ce qu'un délicat euphémisme nommait et nomme encore des « ennuis »...

La seule chose qui mérite d'être retenue de ces misères, c'est que Rolland souffrit, sans nul doute, d'une incompréhension et d'une étroitesse de vues dont il ne fut d'ailleurs pas, à proprement parler, la victime, car la méfiance ambiante n'alla pas jusqu'à se muer en velléités de persécution. Le fragment de lettre que l'on a pu lire plus haut prouve néanmoins qu'au contact de tant de mesquinerie sa solitude morale connut un redoublement d'épreuve. Eût-il trouvé en d'autres lieux un climat plus tonique de confiance ? Ce n'est pas certain. Et même l'eût-il trouvé, ni le rythme ni la qualité de sa production n'en eussent probablement tiré un décisif avantage. Encore une fois, on est dans ce que l'on fait, — si du moins le besoin de liberté prime le souci de vivre. En Bourgogne où, dès l'été 1938, il établit ses pénates, l'auteur de *Colas Breugnon* fut-il plus heureux ? Eut-il même le temps de s'interroger là-dessus ? La nécessité d'aller vite le talonnait, le besoin anxieux de dire ce qui lui restait à dire : les *Mémoires* d'abord, antérieurement ébauchés dans les cahiers de journal, un *Péguy* à camper de pied en cap, enfin les dernières étapes à couvrir sur les pas de Beethoven guide et compagnon. A Vézelay, où

il devait mourir le 20 décembre 1944, il connut l'Occupation, puis la Libération du territoire. Sans doute les pages suprêmes de son *Journal* contiennent-elles sur ses sentiments d'alors plus d'un trait qui éclaire. Je ne les ai pas lues. Ont-elles même toutes paru ?

Il est probable que c'est par ses lettres et par les pages qu'il écrivit dans un muet tête-à-tête avec lui-même que ses amis des temps à venir approcheront au plus près Romain Rolland. Ils l'y découvriront mieux accordé à sa nature profonde que dans ses éloquents appels à une fraternelle adhésion et dans ceux de ses ouvrages où il s'appliqua à traduire sur le plan du roman les intuitions de sa conscience. Car c'est à elle, à cette conscience vigilante, ombrageuse, toujours en quête d'une paix dont nulle entreprise humaine ne lui confirmait la promesse, qu'il revenait sans cesse, soit pour lui demander, soit pour lui rendre des comptes ; c'est avec elle qu'il avait institué un dialogue d'exigence permanente, la confrontation avec le monde comme avec les grands courants de la pensée et de l'art ne lui étant que référence ou moyen d'épreuve. Il savait que la marche à la rencontre de la justice est semée d'embûches, que toute conquête est menacée et qu'au cœur même d'une action inspirée par le pur désir de servir l'homme, la déception peut trouver sa place. L'espérance demeure éternellement en exil, — mais c'est sur elle néanmoins qu'il faut jouer sa vie, en elle que, malgré tout, il est indispensable de croire. Ainsi se résume à mes yeux, par à travers ses cahiers et son immense correspondance, la « doctrine » de Romain Rolland, témoin des erreurs criminelles d'une époque. Meurtri par le spectacle de l'aveuglement humain, il n'accepta pourtant jamais de se rendre à merci, car la foi en les vertus créatrices d'une tenace « insurrection » menée par les voies de l'esprit s'était tôt identifiée en lui avec l'irrépressible besoin de sentir et d'être. Considérée à la lumière de cette évidence, son horreur des nationalismes, de tous les nationalismes, n'eut pas d'autre origine.

La Tour-de-Peilz, septembre 1966. Emmanuel BUENZOD.